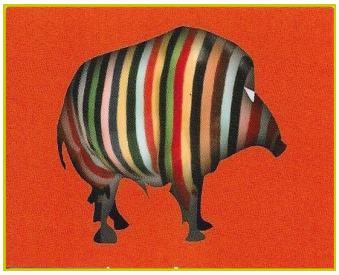


Le Journal des Amis des Musées de Bourges

N° 34

La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

Billet de la Présidente

Pour cet avant-dernier numéro de la saison, nous avons mis tout notre cœur afin de vous faire partager les activités qui se sont déroulées au cours des derniers mois. La suite que vous attendiez du voyage en Toscane est au rendez-vous, l'Opéra Garnier, inauguré il y a 150 ans, ouvre ses coulisses et ses foyers. Les conférences rapportées nous rappellent que les faussaires de l'art, pour talentueux qu'ils fussent, se sont fait « pincer », que les peintres ont continué à se passionner pour l'astronomie et la découverte de mondes inaccessibles. Nous avons continué le cycle sur la restauration des peintures en découvrant le maintien des collections du Château de Chenonceau. La pièce de théâtre *la Famille* est relatée avec beaucoup de sobriété et de franchise. Un reportage fait auprès des ateliers d'écriture ou de lecture montre l'activité stimulante de chacun d'entre eux et peut donner envie de les rejoindre pour la prochaine saison. Une nouvelle saison qui se prépare avec enthousiasme et apportera son lot de surprises et de satisfactions, espérons-le.

La Nuit des musées s'est déroulée le 17 mai à la Maison des Musées et a permis d'expliquer aux visiteurs, intéressés et toujours surpris, les actions menées par notre association et l'investissement des bénévoles. De jeunes étudiants sont venus nous interroger, promesse pour l'avenir, peut-être, pourquoi pas ? Présenter notre mascotte Art'Hure est toujours plaisant et fait la joie des enfants qui repartent avec leur image autocollante. Bonne lecture

Pierrette Tisserand

Opéra Garnier

Visite du 23 novembre 2023

Quand on parle d'Opéra à Paris, on songe immédiatement à celui construit par Charles Garnier, dont la majestueuse façade domine l'Avenue de l'Opéra, percée dans le cadre du grand programme haussmannien. Quelle histoire, et quelle belle découverte, avec des mystères qui ne seront pas tous élucidés (le lac souterrain qui est en réalité un immense réservoir, le Fantôme) … .

L'Opéra Garnier fête ses 150 ans d'existence en 2025 juste avant une fermeture pour quelques travaux de rénovation.

…/...

Sommaire

P 1	Billet de la Présidente /Opéra Garnier	P 8	Au cercle de lecture
P 2	Opéra Garnier (suite et fin)	P 9	A l'atelier d'écriture
P 3	Théatre : pièce La Famille	P 10	Restaurer le patrimoine peint III
P 4 à 6	Toscane sans Florence	P 11	Giacometti
P 7	Le faux dans l'art	P 12	L'astronomie et l'art III

…/...

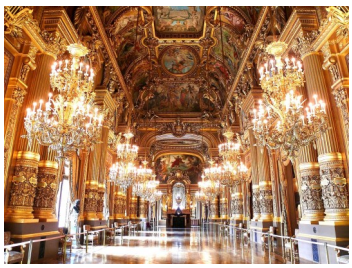
Napoléon III avait été la cible d'un attentat alors qu'il se rendait à l'Opéra rue Le Peletier et il a demandé la création d'un nouvel opéra accessible facilement depuis le Louvre. Pour la première fois, un concours d'architecte fut lancé et remporté, en 1861, par un jeune architecte inconnu, Charles Garnier, qui avait répondu à tous les critères et s'était joué des contraintes sur un terrain marécageux. Il fallait offrir 2000 places, un plateau scénique de belles dimensions ainsi que de grands espaces pour le public.

Interrompus en 1870 les travaux reprirent ultérieurement et l'Opéra dut être ouvert dans l'urgence en 1875 après l'incendie ravageant la salle Le Peletier. On connaît tous l'anecdote selon laquelle, sous la IIIème République, Charles Garnier ne fut pas invité à l'inauguration de sa salle et dut acheter un billet ! Le programme de la première représentation était très copieux, avec des extraits de divers opéras et ballets français.

Charles Garnier ne manquait ni de talent, ni de répartie : s'inspirant de la conception de nombreuses autres salles, piochant dans les styles de diverses époques, recourant à des décorations de mosaïques, son style composite déplut à l'Impératrice Eugénie lorsqu'elle vit les premières réalisations. Mais Garnier lui rétorqua que c'était un style nouveau « Napoléon III ». A l'époque de la conception, l'Opéra est certes un lieu de spectacles mais le public vient autant pour être vu que pour assister à des représentations musicales. Il faut donc prévoir des lieux de rencontres, des espaces de prestige, des loges qui dominent la salle et servent d'endroits de réception. Le grand escalier que doivent gravir les spectateurs est somptueux et élégant, entouré de balcons, d'arcades et de balustrades, il devient un élément-phare de ce Palais. Les abonnés passaient préalablement par la Rotonde et devant le bassin de la Pythie énigmatique.

La salle proprement dite est un immense théâtre à la française surmonté de loges et de plusieurs étages de gradins. Le plafond d'origine était fort dégradé lorsque le ministre de la culture André Malraux décida en 1964 de confier à Marc Chagall le soin d'en peindre un nouveau dédié aux arts et aux compositeurs d'opéras et de ballets. Les fauteuils et le rideau de scène sont en velours rouge, choisi par Garnier pour « mettre en valeur la carnation des dames ». Lors de notre visite, la salle était occupée par des répétitions, ce qui ne nous a pas permis de profiter de tous les détails du plafond et des sculptures, mais nous donna l'occasion de voir le travail précis de placement des chanteurs, de réglage des lumières, et quand on parle de répétitions, ce n'est pas un vain mot car il y eut plusieurs reprises du même mouvement…

Le foyer est impressionnant par ses dimensions (54m de long et 13m de large) et sa décoration de colonnes, de cariatides et de lustres illuminant les soirées où aux entractes se pressent les spectateurs dégustant une flûte de champagne. Les peintures de Baudry au plafond sont dédiées aux muses et à la musique.



Les rotondes du Glacier et du Fumoir se trouvent en bout de grands couloirs, et sont précédées des salons de la Lune et du Soleil. Elles sont richement décorées de mosaïques et de boiseries, de panneaux représentant les mois de l'année, les plafonds sont également peints.

Une centaine d'artistes, sculpteurs, peintres fut mobilisée pour réaliser les décorations de l'extérieur et de l'intérieur L'emploi des marbres est important, mais pour limiter les coûts, du stuc imitant parfaitement le matériau noble fut employé. De même, le recours à la dorure à la feuille d'or se fit avec parcimonie, là où les reflets pouvaient se montrer, sinon, de la peinture de la même couleur a été utilisée. Plus original est l'emploi de la mosaïque largement utilisée pendant l'Antiquité et en Italie, mais que la France avait oubliée : ce furent donc des Italiens qui vinrent coller les tesselles pour décorer murs et plafonds des rotondes et des escaliers.

Le musée de l'Opéra retrace l'histoire de l'art lyrique et renferme des peintures, des costumes, des bijoux, des maquettes de décors. Une galerie de photos rappelle les directeurs prestigieux (Jacques Rouché pendant 30 ans, Rolf Liebermann, pour ne citer que les plus emblématiques) qui se sont succédé, les chorégraphes (Serge Lifar) et danseurs ainsi que les chanteurs et chefs d'orchestre qui ont fait la renommée de l'Opéra de Paris.

P. T-S

THEATRE
PIECE : LA FAMILLE

Journée du 17 novembre 2024

En ce dimanche après-midi du 17 novembre 2024, un groupe de 35 adhérents de l'association se rend au théâtre Edouard VII à Paris pour assister à la représentation de la nouvelle pièce du metteur en scène, Samuel Benchetrit, intitulée "La Famille".

Le rideau s'ouvre sur un salon, plutôt bien meublé (un canapé d'angle, une table basse, un fauteuil) et décoré (un aquarium, sans poisson, une maquette de voilier, une chaîne hi-fi, plusieurs cadres). La pièce est occupée par le père de famille, joué par Michel Jonasz, et par sa femme, interprétée par Claire Nadeau. En attendant l'arrivée de leurs deux fils, "un qui ne boit pas et un qui arrive toujours en retard", le père regarde un documentaire sur le criquet pèlerin, celui-ci présentant la particularité de manger ses oeufs. La mère termine les préparatifs pour l'apéritif, avec des chips et des cacahuètes ... sucrées.

Se présente alors un fils, Jérôme, interprété par François-Xavier Demaison. Avocat de profession, il est bien mis. Il est accompagné de sa femme, Alice, jouée par Kate Moran. Leurs enfants ne sont pas présents. Ce soir-là, Jérôme, la mine grave, a quelque chose d'important et délicat à demander à son frère. Il a besoin d'un don d'organe, un rein. Afin que la requête puisse aboutir, la mère de famille estime qu'il va falloir se montrer très convaincant. C'est la raison pour laquelle il est décidé de faire un test entre eux, avant d'effectuer la demande.

Sur ces entrefaites, arrive l'autre frère, Max, joué par Patrick Timsit. Au contraire de Jérôme, Max campe un frangin d'aspect plutôt brouillon, mal coiffé, vêtu d'un jean, d'un tee-shirt et d'une veste de survêtement. Il embrasse tout le monde sauf son frère cadet, même pas une poignée de main. Il annonce à la famille son intention de partir, dès le lendemain, au Tibet, escalader l'Himalaya.

Il y a urgence pour Jérôme qui lâche : "J'ai besoin que tu me donnes un rein, les miens sont nases".

Max refuse tout net. Au cours d'une longue tirade, il adresse à son frère toute une série de reproches. A titre d'exemples, Jérôme ne lui a jamais rien donné, il lui a même pris son singe en peluche, "Gros bidon"; Max était toujours derrière lui. Bref, beaucoup de griefs. Il propose donc un marché. Il est d'accord pour donner un rein à condition que Jérôme lui prête, pendant un an, sa femme Alice et leurs enfants. (Max aime Alice.)

A son tour, avec beaucoup d'amertume, Jérôme expose ses critiques. Il rappelle à son frère une dette de 75 OOO euros. Il serait toutefois d'accord pour prêter de l'argent à Max en vue d'ouvrir un magasin de souvenirs en Martinique. Alice aussi y va de sa tirade et essaie de convaincre Max (à cause de son accent assez prononcé, l'actrice était parfois difficile à comprendre, dommage).

Les deux frères règlent en fait leurs comptes. Quant aux parents, ils regrettent que leurs fils n'évoquent que de mauvais souvenirs. Ils considèrent qu' « il y a toujours du bien dans le mal ». Et là, surprise, Max, qui avait été prévenu par son père, révèle à Jérôme lui avoir laissé un message sur son répondeur l'informant qu'il est d'accord pour donner un rein à deux conditions : qu'il l'accompagne au Tibet après l'opération et qu'il lui rende Gros Bidon.

Après toutes ces émotions ils vont tous ensemble déjeuner, les parents répétant : « Il faut en profiter ! »

Ce sont donc deux frères, très différents, qui se détestent et qui, à travers cette demande de don d'organe, évoquent leur enfance et leur adolescence. Une pièce qui donne à réfléchir sur un sujet grave.

Les comédiens ont été à la hauteur, très applaudis par le public. Belle performance notamment de Claire Nadeau, qui se démène pour que tout soit réussi. On découvre, ou redécouvre, Michel Jonasz, qui n'est pas seulement chanteur mais qui s'est aussi réalisé comme comédien. Patrick Timsit et François-Xavier Demaison n'ont pas démérité.

Une belle distribution mais une pièce en demi-teinte (des tirades un peu trop longues, des rires de temps en temps, un manque de rythme).

Ghyslaine Pavlovic

UNE ESCAPADE EN TOSCANE

2ème partie : Toscana senza Firenze

« La Toscane sans Florence ? J'ai bien peur qu'il ne reste plus rien. » m'a dit ma voisine.,

- Erreur, chère Madame, la Toscane est un coffret à bijoux ! Enlevez cette superbe bague de mariage, œuvre de quelque Brunelleschi, que reste-t-il ? Une rivière de diamants. La bague, c'est Florence et la rivière, la Toscane.

Premier diamant, Pise. Notre groupe l'a découverte le mercredi 25 septembre de l'an passé. Qui dit Pise dit Tour : ne LA cherchez pas en centre-ville cette tour qui fit la renommée de Pise ; elle est en bordure de la cité, sur la Place des Miracles et en belle compagnie : le Duomo, le Baptistère et le Camposanto.

La Tour d'abord : 2 siècles pour la construire, 7 de plus pour tenter de la tenir droite ; elle penche toujours mais pas de panique : après moultes interventions, elle ne s'écroulera pas avant 300 ans : vous pouvez aller la voir et même y grimper.

La cathédrale (ou Duomo) est le symbole de l'art roman pisan, chef-d'oeuvre d'harmonie avec ses rangées d'arcades détachées de la paroi de la façade. A l'intérieur, parmi de nombreux chefs-d'oeuvre nous admirons la chaire de Giovanni Pisano et, dans la nef, à hauteur de cette chaire, la lampe de bronze qui permit à Galilée (né à Pise) de découvrir la loi du pendule simple.

Le Baptistère est le plus grand d'Italie : 110 mètres de circonférence, 55 de haut : les Pisano père et fils, Nicola et Giovanni y travaillèrent. Nous ne l'avons pas visité : c'est dommage, nous aurions pu admirer *la Vergine al latte* ... d'un des 2 Pisano.

Le Camposanto : jusqu'au XIII ème siècle, les morts étaient enterrés autour du Duomo. On décida de créer un cimetière en forme de cloître, le Champ saint : l'intérieur pour les « personnalités », l'extérieur pour le peuple. En 1944, l'explosion d'une grenade déclencha un incendie qui fit fondre le plomb des voûtes : de nombreuses fresques furent détruites ou endommagées. Les restaurations ne sont pas terminées, mais on peut admirer quelques œuvres miraculeusement épargnées : *le Triomphe de la Mort* de Buffalmaco peintre du XIV éme siècle, un *Jugement dernier* ou encore l'imposante *Cosmografica Teologica* de Piero di Pulcio.

Le Triomphe de la mort

Second diamant : Lucca (Lucques pour les non-italianisants) est l'une des plus belles cités de Toscane. Enrichie dès le XIII ème siècle par le commerce de la soie, sa partie ancienne est entourée d'une ceinture de murailles en briques rouges. En 1805, Napoléon la donna à sa sœur Elisa ; celle-ci administra « sa » ville de façon remarquable : on lui doit, entre autres, la transformation des murailles en une promenade de 4 km, bonheur des piétons et des cyclistes et la création d'une belle place … Napoleone.

Il faudrait une bonne semaine pour découvrir toutes les beautés de la ville ! Nous nous contenterons du Duomo San Martino (où n'est-il pas allé le saint-officier romain!), de l'église San-Michele in Foro avec son impressionnante façade romano-pisane

…/...

…/...

et enfin du Palais Guinigi et de sa vertigineuse tour (45 mètres de haut, 230 marches à gravir… pour déboucher sur un gracieux jardin suspendu planté de chênes-verts).

Amis mélomanes, n'oubliez pas que Lucca a vu naître Catalani, Geminiani, Boccherini et surtout Puccini (Ah ! Nessun dorma !) dont on peut voir la statue et la maison natale.

Troisième diamant et non le moindre : Sienne (o Siena se preferisci !). Nous y arrivons au soir de ce mercredi et la découvrons le lendemain.

Presque aussi riche en beautés que sa rivale Florence, Sienne est moins envahie de hordes de touristes. Surtout, elle a son propre caractère, son organisation particulière, ses artistes, ses coutumes.

Ainsi de la course de chevaux unique au monde, le Palio, qui se déroule sur la Piazza del Campo, au centre de la cité. Cette course a lieu en juillet et en août : venus en septembre,

nous n'y avons pas eu droit, et c'est heureux : Sienne alors devient littéralement folle ! Mais nous avons vu l'austère San Domenico, toute de brique rouge, église de Sainte Catherine de Sienne, l'une des 4 femmes Docteurs de l'Église (4 femmes pour 32 hommes, bonjour la parité !). Le temps nous a manqué pour admirer ou prier devant la tête momifiée de la Sainte, car la visite du Duomo, inespérée car non prévue, nous attendait pour nous enchanter.

Quelle merveille que cette cathédrale ! Sa façade n'est pas sans rappeler celle d'Orvieto ; l'intérieur aux colonnes rythmées par l'alternance des marbres noir et blanc s'enorgueillit de splendeurs du sol au plafond. Le sol d'abord : la chance a voulu que nous venions à Sienne en septembre ; d'avril à octobre, les épais tapis qui recouvrent le sol sont enlevés : 3 000 m² formés de 56 panneaux d'une extraordinaire marqueterie de marbre sont alors dévoilés, scènes du monde antique ou épisodes bibliques exécutées de 1369 à 1541.

Levons les yeux pour admirer deux magnifiques bénitiers, l'autel Piccolomini avec 2 sculptures (Saint-Pierre et Saint-Paul) œuvres du jeune Michel-Ange ; à gauche, un magnifique *Saint-Jean-Baptiste* de Donatello. Et, enfin la Libreria Piccolomini, fondée en 1495 par le futur pape Pie III en mémoire de son oncle le pape Pie II.

…/...

…/...

Une splendeur décorée de fresques du Pinturicchio (Bernardino di Betto, dit stupidement Pinturicchio, c'est-à-dire le barbouilleur) où les prêtres de la cathédrale venaient consulter les ouvrages religieux collectés par le défunt pape. Pouvaient-ils, les malheureux, se concentrer sur leur lecture alors qu'au centre de la salle, trône un bien léger groupe des Trois Grâces, copie romaine d'une œuvre hellénistique ?

Après le pranzo (déjeuner) au restaurant Spadaforte qui, outre sa belle situation au-dessus de la place du Campo, nous régala d'une bonne nourriture toscane, le car nous emmena au Ciliego.

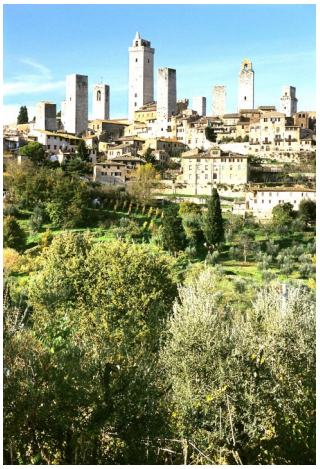
Quatrième (tout petit) diamant. Il Ciliego est une azienda agricola, exploitation nichée au milieu des vignes et des oliveraies. Nous avons eu droit à une dégustation des différents types de chianti produits par l'entreprise. Avant de repartir, ceux qui le désiraient purent faire leur commande de fins nectars et d'huile.

Cinquième diamant : Montepulciano. Alpinistes, mes chers frères, venez vous entraîner dans cette adorable petite ville. Car pour grimper, cela grimpe ! Tant et si bien que quelques personnes du groupe, plus ou moins handicapées, choisirent d'emprunter la navette pour atteindre la Piazza Grande. Et là, elles attendirent leurs collègues piétons. Lorsque tout le monde fut réuni, il était temps de redescendre. Que retenir de Montepulciano ? Le joli décor de théâtre de la Piazza avec son Duomo, quelques palais et un bien élégant puits Renaissance ; en descendant, entre deux palais, quelques beaux points de vue sur le Val di Chiana…

Sixième diamant : Sant'Antimo, une des plus belles, des plus émouvantes abbayes de Toscane. La légende veut qu'elle ait été fondée par Charlemagne vers 780 ; plus sûrement, elle est devenue lieu de pèlerinage au XI ème siècle.

Il faut prendre son temps pour admirer les murs extérieurs : ici un porteur de hotte de raisin (du Sangiovese ?), là une tête de bœuf, ailleurs une frise aux motifs géométriques… L'intérieur, plus austère, car de style clunisien, ne manque pas de charme. Dehors, une « pharmacie » vous permet de repartir avec des herbes, des huiles essentielles, du miel, des bonbons.

Septième diamant : San Gimignano, dernière cité de notre parcours, mais pas la moins intéressante. Nous l'admirerons trop rapidement le matin du samedi 28 septembre. La « città delle Belle Torri » possède encore 14 tours sur les 72 qui l'ornaient en 1300. Après une petite promenade le long des remparts, en empruntant quelques passages tranquilles, nous débouchons sur la Piazza della Cisterna : triangulaire, elle est bordée de beaux palais et de tours.



Enfin, sur les conseils de notre Présidente, quelques-uns d'entre nous entrent dans la Collegiata, appelée aussi Duomo. Un émerveillement ! Les fresques occupent l'espace : à droite, *le Nouveau Testament*, à gauche, l'Ancien. Les auteurs ? Bartolo di Fredi pour *l'Ancien Testament*, Simone Martini et son beau-frère Lippo Memmi pour le Nouveau.

A l'extrémité du bas-côté droit, un joyau de la Renaissance : la chapelle Sainte-Fine. Fine, patronne de la cité, jeune sainte paralysée à 10 ans et condamnée à une mort prématurée : deux fresques de Ghirlandaio illustrent sa vie.

« Sept diamants ! Mais elle est ridicule votre rivière, mon cher voisin.

- Ne vous encolérez point, la belle. Sept diamants, soit, mais la Toscane en compte encore des dizaines : Arezzo, Carrara, Cortona, l'Ile d'Elbe, Fiesole, Grosseto, Livorno, Pienza, Pistoia, Prato, Viareggio, Voltera, etc.… Pour me faire pardonner, acceptez cet ultime cadeau : au revers de la façade du Duomo de San Gimignano, deux statues de Jacopo della Quercia, deux merveilles que j'ai glissées dans mon musée intérieur … »

Jacques Gauthier

LE FAUX DANS L'ART

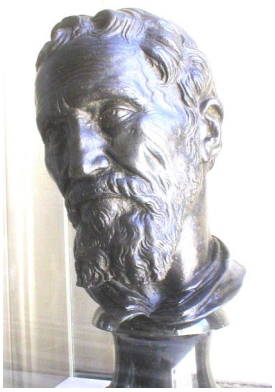
Katharina de Vaucorbeil
Conférence du 11 septembre 2024

Parmi les faits divers dont se repaissent les journaux, de temps à autre, les projecteurs sont braqués sur des délinquants d'un type particulier : les faussaires qui sévissent dans le domaine de l'art.

En préliminaires, quelques précisions ont été apportées quant au vocabulaire utilisé : copie, pastiche, faux (contrefaçon) puis concernant la législation qui protège la propriété intellectuelle et artistique. Elle a été datée de l'époque de Dumas Fils, qui avait été contraint de saisir la justice. En découle une première loi, du 9 février 1895, sanctionnant les intentions frauduleuses.

Cependant, la conférence de Katharina de Vaucorbeil

nous apprend que les faux en art ont été décelés dès l'époque romaine. Ainsi un certain Pasitélès s'était-il spécialisé dans les faux Praxitèle ! Chaque époque a eu son domaine de prédilection ; au XVIe s l'intérêt pour les Antiques renaît ; aux siècles suivants les peintures, les gravures et les bronzes ont été reproduits en nombre. L'âge d'or du faux se situe au XIXe s, époque où de grandes collections privées ou publiques se constituent ou s'enrichissent, sans parler des rivalités entre grands musées. Le XXe s est considéré lui aussi comme une grande époque du faux. L'art devenant une valeur refuge d'un point de vue financier, les oeuvres atteignent des sommes prodigieuses qui attisent la convoitise des faussaires. A l'heure actuelle 1/3 des oeuvres en circulation seraient des faux.



Les faussaires sont généralement des artistes de grand talent qui n'ont pas réussi à trouver leur public ou sont impécunieux comme Michel-Ange lui-même en son jeune âge.

Le flou demeure s'agissant des ateliers des grands maîtres du passé. On y apprenait en copiant. Les assistants étaient souvent spécialisés (fleurs, animaux, paysages…).

Le maître en titre se réservait les parties les plus délicates comme les visages. Quelquefois il se contentait de signer une réalisation collective à laquelle il n'avait pas participé. Les contemporains achetaient l'œuvre d'un atelier. De nos jours, les mentalités ont changé et la copie est assimilée à une escroquerie.

Talentueux, les faussaires débordent également d'imagination. Certains, qui connaissent parfaitement toute l'œuvre d'un artiste, vont jusqu'à créer une pièce inédite, usant des thèmes et de la manière de celui qu'ils imitent. D'autres dessinent de faux croquis préparatoires « de » Michel-Ange ou Léonard de Vinci sur papier d'époque découpé dans de

vieux livres. On va jusqu'à constituer de faux dossiers d'expertise et de suivi d'une œuvre. D'autres encore se servent de leur connaissance de la restauration de pièces anciennes pour duper leur monde. De grands faussaires se vantent d'avoir réalisé plus d'un millier de copies illicites.

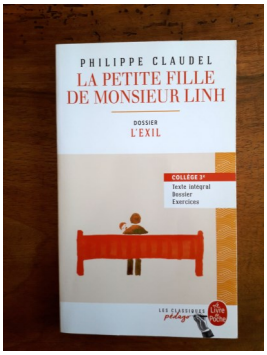
Le faux en art a fait des ravages et ruiné plus d'une carrière de conservateur de musée réputé. Par le passé, de grandes rétrospectives d'artistes ont été l'occasion de mettre au jour plusieurs exemplaires d'une même œuvre. La méfiance règne donc et un grand musée comme le Louvre s'est doté d'un accélérateur à particules afin de se prémunir contre les contrefaçons.

Si les faussaires suivent les modes, aucun artiste ne semble épargné. Triste époque et désolante nature humaine ! dira-t-on mais la conférencière n'a cependant jamais suscité la morosité, égayant son propos de nombreuses anecdotes et égrenant le chapelet sans fin des artistes et de leurs faussaires.

H G

AU CERCLE DE LECTURE

Après midi de 3 Février 2025



Ce lundi après-midi, une dizaine de passionnés de lecture étaient réunis salle Alciat pour échanger à propos du roman de Philippe Claudel *La Petite Fille de Monsieur Linh*.

Traditionnellement, la personne qui a proposé l'ouvrage en assure la présentation puis chacun s'exprime, fait part de ses réflexions, de son ressenti, de ses interrogations … Les interventions se complètent souvent mais, parfois aussi, s'opposent, le tout dans une ambiance apaisée, tolérante et bienveillante.

L'intrigue du livre du jour met en scène un vieillard originaire du sud-est asiatique dont la famille a été décimée. Fuyant les combats, il se retrouve dans le flot des boat-people, cramponné à sa petite valise et serrant dans ses bras un nouveau-né présenté comme sa petite-fille, seule rescapée des massacres.

Philippe Claudel nous fait partager le désarroi, l'incompréhension et l'extrême solitude du vieil homme déraciné dans un nouveau pays dont il ne connaît ni les codes ni la langue. Une belle histoire d'amitié va pourtant naître et s'épanouir tout au long du récit. L'auteur adapte habilement son style à son sujet : minimaliste lorsqu'il concerne M. Linh perdu dans la grisaille d'un port français, ou poétique quand il évoque les paysages asiatiques de ses souvenirs. Il sait également entretenir l'ambiguïté entre un véritable nouveau -né dont le grand-père s'occupe avec dévotion et la réalité sordide d'une poupée métamorphosée par la déraison d'un esprit traumatisé.

A tour de rôle, les participants rendent compte de leur analyse, lisent des passages sélectionnés illustrant leur propos, mettent l'accent sur des moments forts ou originaux de ce récit poignant, confrontent leurs interrogations (roman ? conte ? nouvelle ?) , leurs cheminements dans la fiction.

Pour qui a fait une lecture approfondie, le livre est source de réflexion, ici concernant la condition de réfugié dont on découvre des aspects ignorés, les obligations de ceux qui accueillent, afin de rendre cette déchirure la moins douloureuse possible.

Des thèmes proches de nous par l'actualité ou un passé pas si lointain lorsqu'un certain nombre de boat-people ont trouvé asile à Bourges et dans le département à la fin du XXe s.

Sont évoqués des ouvrages du même auteur ou bien traitant d'un sujet identique ou voisin. Des titres sont échangés. La réunion prend alors un tour informel, entre amis.

Une question cependant demeure : pourquoi ces lecteurs et lectrices se déplacent-ils une fois par mois, quelquefois depuis plus d'un quart de siècle ? Accompagnant des connaissances ou répondant simplement à une offre de notre association, ils apprécient l'échange, l'occasion donnée de lire des titres auxquels ils n'auraient pas pensé et l'on pourrait ajouter le plaisir de l'analyse littéraire qui conduit à une lecture infiniment plus riche. En effet, les participants du Cercle ne sont pas de simples lecteurs mais, à l'évidence, de véritables amateurs de littérature sous toutes ses formes.

Hélène Gravelet

A L'ATELIER D'ECRITURE

Après midi du 14 mars 2025

Créé il y a une quinzaine d'années et animé par Anne-Marie Tauveron, l'Atelier d'écriture donne rendez-vous une fois par mois aux 17 inscrits cette année.

Ce vendredi après-midi 14 mars 2025, 13 participants étaient rassemblés salle Lescuyer, papier et stylo en main ou ordinateur portable au bout des doigts. Tous ont pour point commun d'aimer écrire. Qui dit écrivain dit également lecteur et c'est l'un des intérêts du travail en groupe où l'on endosse alternativement l'un ou l'autre rôle.

Au cours des années écoulées, les formules ont évolué. A été composé un roman collectif *Le Gué de la mariée*. Le groupe a participé à plusieurs Nuits des musées à l'Hôtel Cujas. Des textes en prose et en vers, inspirés d'œuvres d'Estève ont été lus par leurs auteurs dans le musée dédié à cet artiste. Des thèmes variés sont proposés. A l'heure actuelle, le groupe travaille sur les émotions. Le point de départ est, comme d'habitude, une œuvre d'art : peinture, sculpture, image de film. La fois précédente, des tableaux particulièrement expressifs (*Le cri* de Munch, une *Méduse* du Caravage, un détail du *Jugement dernier* de Michel-Ange …) avaient été proposés. A chacun de produire un texte développant la joie, la tristesse, l'angoisse, la terreur, la solitude …

Aujourd'hui, après lecture et parfois explications, les écrivains doivent, non plus nommer les émotions ou les sentiments ressentis mais uniquement les mettre en scène, dans le souci de les faire partager au mieux par le lecteur. Cette fois, le point de départ est le même pour tous : quelques lignes écrites et publiées par une ancienne de l'Atelier, Camille Rebeyrolle, l'une de nos centenaires. Elle y évoque la déception éprouvée par une petite fille, écrivaine en herbe, au verdict négatif de son père. Pendant un certain temps, tous, animatrice comprise, se concentrent sur cette tâche nouvelle. Puis, selon l'habitude, chaque texte produit est lu au groupe. C'est ensuite une image de film qui sert de support à un exercice semblable. Ce premier jet sera retravaillé à la maison pour être présenté la fois prochaine.

Il arrive que la discussion s'engage tout naturellement sur des thématiques liées à l'écriture : la part du vécu de chacun, de ses centres d'intérêt, la tentation de l'autocensure ou encore le lecteur idéal.

D'exercice en exercice, chacun progresse, enrichit et diversifie son écriture. Toutes les personnes qui fréquentent l'atelier ont un talent indéniable. La langue est travaillée, parfois poétique. Selon leurs propres mots, en même temps que « le plaisir de se retrouver », elles viennent « recevoir une nourriture intellectuelle » en un lieu où l'on cultive le bonheur d'écrire.

H G

RESTAURER LE PATRIMONE PEINT III

DANS LES COULISSES DU CHÂTEAU DE CHENONCEAU

Carole Lambert
Conférence du 6 novembre 2024

Dans sa première conférence, Carole Lambert avait évoqué les techniques et les problématiques de son métier de restauratrice du patrimoine peint. Dans un second temps, il avait été plus particulièrement question de procédés et d'exemples pratiques concernant les cartonnages datant de l'antiquité égyptienne. Aujourd'hui, elle nous emmène à Chenonceau, un des châteaux majeurs de la vallée de la Loire, édifice dont elle est une restauratrice attitrée.

A l'origine château fort (une tour a été conservée), puis magnifique construction Renaissance, il a été très justement surnommé « le château des Dames ». Il leur doit sa particularité, ses embellissements et sa préservation pendant la période destructrice de la Révolution. Parmi les plus illustres, c'est à Diane de Poitiers que l'on doit les premiers jardins ainsi qu'un pont enjambant le Cher. Catherine de Médicis le fait surmonter d'une galerie qui abrite les collections, 54 œuvres, tandis qu'une trentaine restent dans les réserves. Elles comptent des scènes religieuses ou bibliques (principalement dans la chapelle), des sujets mythologiques (dont une version de *Silène ivre)* et des portraits en relation avec les propriétaires qui se sont succédé.

Liée à la très grande proximité de la rivière, apparaît la première problématique à laquelle sont confrontés les professionnels : la conservation en milieu humide. De plus, la lumière ainsi que les très nombreux visiteurs (1,3 M en 2023) transportant la poussière du chemin sous leurs semelles ajoutent aux difficultés.

Dans ce lieu vivant, ouvert toute l'année, comment intervenir ? Certaines restaurations se font sur place parce que l'œuvre est trop fragile ou de trop grande taille pour être transportée, la plupart du temps, en dehors des heures d'ouverture. Cela a été le cas en 2018 du tableau de Charles André Van Loo intitulé *Les Trois Grâces*. Il arrive également que pour une intervention ponctuelle, de courte durée, elle ait lieu en présence du public, très friand de ces moments de découverte. Pour les restaurations plus lourdes, un lieu dédié a été aménagé dans les communs. Ainsi en a-t-il été d'un portrait de l'école de Van Dyck acquis en 2020 mais qui présentait des coulures et des projections qui risquaient de s'aggraver. Une sécurisation de la peinture en périphérie, un nettoyage en surface puis des retouches ponctuelles afin de remédier aux lacunes de polychromie, ont été nécessaires. Il arrive que le problème se situe au revers, au niveau du dos protecteur. Le bois endommagé est remplacé par un matériau respirant inspiré de la combinaison des astronautes. Ou bien, ce sont des opérations de rentoilage comme dans le cas d'une autre acquisition, *Le portrait de Madame de Villeneuve*.

Non seulement le travail est minutieux mais il doit être soigneusement réfléchi. Quelles restaurations antérieures garder ou pas ? Quel est le bilan bénéfice / risque ? Dans le cas d'un tableau attribué à un artiste, quelles techniques, quels matériaux, quels produits utilisait-il ? Toute une recherche documentaire s'engage alors. Lorsque l'œuvre est anonyme, des batteries de tests sont nécessaires afin de restaurer au plus près de l'original.

Précautionneux, les restaurateurs actuels transmettent dans les moindres détails les travaux effectués, conscients qu'ils sont d'intervenir à un instant T qui ne sera pas le dernier. Un geste envers leurs successeurs qui les honore.

Un échange fructueux entre Carole Lambert et le public a conclu cette conférence.

H G

ALBERTO GIACOMETTI
(1901 - 1966)

Marzia Fiorito – Biche
Conférence du 20 novembre 2024

Alberto Giacometti, mondialement connu pour ses sculptures très personnelles, est en réalité un artiste à multiples facettes. On lui doit de nombreuses œuvres : dessins, peintures, lithographies et même, publications de poèmes, textes autobiographiques, ou essais sur l'art, voire la philosophie. Il s'est volontiers exprimé lors d'entretiens. Par ailleurs, les écrivains qu'il côtoyait, Michel Leiris, Jean Cocteau, Jean-Paul Sartre ou encore Jean Genêt complètent ce qu'il nous apprend de lui-même.

Né en Suisse au tout début du XXe s, Giacometti, a tout d'abord appris la peinture auprès de son père, peintre néo-impressionniste mais, dès l'âge de 13 ans, il montre des dons certains pour la sculpture. En témoigne le modelage de la tête de son frère Diego. Il se forme à l'Ecole des beaux-arts de Genève ainsi qu'à l'Ecole des arts et métiers en classe de sculpture. Le voyage en Italie où il accompagne son père lui fait découvrir Venise, Florence, Rome, Naples … en même temps que des œuvres de Tintoret, Giotto, Cimabue qui le marquent durablement.

Sur les conseils de son père qui lui donne les clés pour mener à bien une carrière d'artiste, il se rend à Paris. Il s'inscrit à l'atelier de la Grande Chaumière et fréquente la classe de Bourdelle qui incite ses élèves à se cultiver notamment en se rendant au Louvre. Dans la capitale, ses amis ont pour nom Aragon, Calder, Miro, Breton, Picasso, Brancusi … Il prend part à plusieurs mouvements qui ont tour à tour révolutionné le monde de l'art. Il produit ainsi des sculptures cubistes comme *La Tête crâne* ou une figure résultant d'une agglomération d'objets. A l'instar de bien d'autres, il est influencé par l'art africain. En 1927, il en résulte *Les Femmes cuillers*. Sa période surréaliste, de 1930 à 1935, l'amène à produire des sculptures mobiles comme *Boule suspendue , Pointe à l'œil.*

Il travaille ensuite sur la forme humaine, d'abord en réduction, jusqu' à 7 cm. Après la Seconde guerre mondiale, qu'il passe en Suisse, l'horreur qu'elle a suscitée s'exprime par des têtes sur tiges surmontant de hauts socles. Ces figures cauchemardesques sont ensuite délaissées au profit de formes démesurément allongées, un style qui l'a fait reconnaître à l'international. *Homme qui marche , Homme traversant une place , La forêt , La clairière ,* font partie de ces œuvres reconnaissables entre toutes et entrent en résonance avec cette phrase de l'artiste : « Je ne sais pas où je vais, alors je marche. »

En fait, depuis ses années étudiantes, Giacometti s'est fixé un très haut niveau d'exigence, générant doute, insatisfaction qui l'amènent à détruire la nuit ce qu'il recommence le lendemain. Cet artiste qui n'a cessé de casser les codes est cependant un grand connaisseur de l'art, de tous les arts est-on tenté de préciser. C'est pourquoi la conférencière a proposé à différentes reprises des parallèles entre les réalisations de Giacometti et celles d'autres civilisations : une *Femme qui marche* et une statuette égyptienne, une *Femme plate* face à une *Tête des Cyclades* ou encore une *Femme cuiller* et un masque Dan.

Le sculpteur a terminé sa vie comblé d'honneurs mais, en réalité, à certains moments, il faudrait parler des Giacometti car cet homme pressé n'hésitait pas à déléguer la réalisation concrète à son frère Diego, de l'art conceptuel, en quelque sorte.

Si les sculptures, connues du monde entier, atteignent de nos jours des sommes astronomiques, de très nombreuses contrefaçons ont été saisies ou circulent toujours, aucun catalogue raisonné n'ayant été établi.

L'amateur peut admirer les œuvres d'Alberto Giacometti à la fondation Maeght – comme nous l'avions fait lors d'un voyage des AMB –, à la fondation qui lui est dédiée à Paris ou encore au Kunsthaus à Zurich, des lieux riches d'importantes collections à même de combler toutes les attentes.

H G

L'ART ET L'ASTRONOMIE III

Alexis Drahos - conférence du 9 octobre 2024

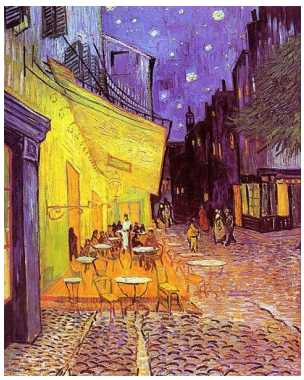
Après avoir rappelé les particularités des siècles précédents en matière d'astronomie – les découvertes et leur vulgarisation – le conférencier s'est positionné au XIXe, grande période de découvertes également.

Au catalogue des astres, les scientifiques ajoutent ceinture d'astéroïdes, planètes, satellites, météorites. En même temps que la provenance spatiale de ces dernières est attestée, on commence à comprendre les aurores boréales. Le public montre aussi un grand intérêt pour l'astronomie. En témoignent des œuvres comme *Girl at a window* de Léopold Boilly, une huile originale en noir et blanc qui imite la gravure, le dessin à l'encre brune de Victor Hugo où l'on reconnaît Saturne ou l'aurore boréale de F.A. Biard dans *Magdalena Bay* , phénomène observé au nord du Spitzberg par ce peintre grand voyageur.

En même temps que l'astronomie jouit d'une grande popularité auprès du public, bien des mirages voient le jour : une planète Vulcain et surtout, en 1877, les fameux canaux à la surface de Mars. C'est le point de départ du mythe des Martiens qui se poursuivra jusque dans *La Guerre des mondes*. L'illusion prendra fin en 1909.

Plus sérieusement, les craintes se rationalisent mais ne disparaissent pas. En effet la connaissance plus approfondie des météorites fait craindre des collisions avec notre planète qui provoqueraient des catastrophes d'ampleur comme on peut en observer à la surface de la lune. Ainsi John Brett exécute-t-il un dessin du cratère Gassandi en 1884.

La conférence se termine en apothéose avec les œuvres de Van Gogh inspirées par les astres : *Portrait d'Eugène Boch* , *La Maison blanche* , *Le semeur* , *Terrasse du café le soir* , *Route avec cyprès* , *Nuit étoilée* avec ses tourbillons et, bien sûr, *Nuit étoilée sur le Rhône* où se mêlent la lumière naturelle des étoiles et la lumière artificielle du tout nouvel éclairage public. Une production importante de la part d'un artiste qui, contrairement aux autres noms précédemment cités, ne semble pas s'être particulièrement intéressé à l'astronomie en tant que science.



H G

L'ouvrage de Jean-Pierre Luminet -- astrophysicien, romancier et poète – Les Nuits étoilées de Vincent Van Gogh (éditions Seghers) invite à approfondir sa connaissance du peintre fasciné par la voûte céleste.

Siège social : Maison des Associations 28 rue Gambon 18000 Bourges
Tél : 02 48 16 09 05 Courriel : amis.musees.bourges@gmx.fr Site Web : amis-musees-bourges.fr
Comité de rédaction : Hélène Gravelet (coordination), Christiane Gaudard (mise en page)
Jean-Claude Gartioux, Laurent Martin-Saint-Léon, Philippe Picard, Pierrette Tisserand